

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 20 août 1912

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claude O. et C., Successeur de E. & C. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. and Fahrenheit Centigrade with values for 7h du matin, 10h du matin, 3 P.M., and 9 P.M.

La Convention des Sucres.

On sait que l'Angleterre a récemment décidé de se retirer de la Convention des Sucres. Aux termes de cette convention, conclue en 1907 à Bruxelles, et renouvelée chaque année depuis, les pays européens, producteurs de sucre, s'engagent à limiter l'exportation de ce produit de façon à maintenir la régularité des cours, écartant ainsi les possibilités d'une concurrence ruineuse. L'Angleterre a jugé que les conditions qui lui étaient posées étaient trop draconiennes et a brusquement annoncé son retrait.

C'est maintenant au tour de la Russie d'être mécontente de ce que la Convention a limité son exportation annuelle, jusqu'en 1913, à 200,000 tonnes, et elle menace aussi de se retirer. Si cette menace est mise à exécution ce sera probablement le premier pas vers la dissolution totale de cette Convention.

Dans les cercles officiels anglais on explique de la façon suivante la décision que vient de prendre le gouvernement de retirer l'Angleterre de la convention sucrière :

La cause immédiate est le refus des puissances de l'Europe centrale de permettre à l'Angleterre d'importer le sucre que la Russie est disposée à lui vendre. (On sait en effet que la Russie s'est engagée à limiter à 200,000 tonnes son exportation annuelle de sucre afin de ne pas faire concurrence aux raffinements allemands, autrichiens et français qui ne reçoivent pas de primes à la fabrication comme en Russie). L'autonne dernier, en raison de la sécheresse qui a frappé une grande partie de l'Europe, la production du sucre de betterave a grandement diminué et les prix ont monté.

Le seul pays possédant un gros excédent qu'elle peut céder à d'autres est la Russie, mais les conditions de la convention ne permettent à la Rus-

Les Accidents du Travail.

Paris, 10 août.

On a lu hier, l'arrestation de deux cambrioleurs. Leur histoire est charmante. Ces messieurs, âgés de dix-neuf et vingt ans, comme le sont aujourd'hui la plupart des artistes qui travaillent du surin et de la pince-museigneur, s'étaient présentés samedi chez une fruitière de la rue Sauffroy pour y exercer leur petite industrie. Tandis que l'un choisissait des légumes, l'autre se jetait sur la marchande, la bourrait de coups de poing et s'efforçait de la renverser. La fruitière est une femme robuste : saisissant un couteau, elle frappa l'agresseur qui s'empressa de décamper. Le complice, toutefois, avait eu le temps de vider la caisse. Par crainte de représailles, Mlle Gamard n'osa pas porter plainte ; elle avait passé le déficit par profits et pertes, trop heureuse encore de s'en tirer à bon compte lorsqu'elle reçut hier matin un mot ainsi conçu : "Madame, Forcé d'aller à l'hôpital, à la suite des coups que vous m'avez donnés, je vous prie de me faire tenir cent francs." Cette fois, la marchande trouva que c'était cher. Elle avertit la police et l'on cueillit deux voleurs quand ils virent, un peu naïvement, demander la réponse.

Nul doute que ces jeunes gens n'aient été fort déçus. Le cambriolage est devenu d'un usage si courant que ceux qui le pratiquent finissent par le considérer comme une profession. Puisqu'une loi tutélaire protège les ouvriers contre les accidents causés par le travail, il leur semble naturel et juste que cette protection s'étende à leur état. Il n'y a pas de sot métier ; on travaille comme on peut, selon ses aptitudes, ses goûts, les circonstances, et ce ne serait pas la peine d'apprendre un long apprentissage, débiter lentement par des affaires médiocres, si un client grincheux avait le droit, gratis, en gâtant vos outils, de vous ôter votre gagne-pain.

La question est neuve : elle n'a pas encore été soumise aux tribunaux. Elle le sera certainement dès que les cambrioleurs se seront constitués en Chambre syndicale, ce qui ne saurait tarder. Et s'ils obtiennent gain de cause, comme tout le fait prévoir, les conditions de leur industrie s'en trouveront bien améliorées. Sans doute, par l'effet d'une vieille routine, ils auront toujours quelques ennemis avec la police ; mais, du côté de la clientèle, plus de difficultés. Le "pantre" s'exécuteur de bonne grâce, se laissera dénouer en douceur, bien loin de repousser le mal par la violence, il tolérera, il offrira ses clefs et se gardera prudemment d'ajouter à sa perte en infligeant à l'adversaire une incapacité de travail. L'état de cambrioleur sera de tout repos ; peu de risques professionnels et, en cas de malchance, une retraite assurée jusqu'à la fin de ses jours.

Seulement, cette jurisprudence n'est pas encore établie. Les travailleurs de la rue Sauffroy ont agi un peu tôt ; ils devançaient les temps. Leur excuse est dans leur jeune âge : en

pillant la boutique de Mlle Gamard, ils ont cru faire joujou. La résistance imprévue de la fruitière les a surpris comme une incorrection, un manque de déloyauté à toutes les règles du jeu. Volontiers, il aurait crié : "Pouce !" Ils avaient cru trouver chez la fruitière une poire de plus qu'ils n'en ont rencontré.—Z.

La nature a, du reste, veillé à tout avec sollicitude. N'aurait-elle pas mis à la disposition de qui veut s'en servir : l'eau, indispensable pour assurer les soins de propreté ; un savon à base d'alcali, et qui vaut tous les savons fabriqués, la salive ; la matière sébacée qui, pour les animaux, tient lieu de pomade ; la poussière des routes qui est leur poudre de riz. Les parfums les plus estimés ne sont-ils pas, d'ailleurs, produits par une sécrétion animale, tels : le musc, la civette, etc ? Il est des animaux chez qui la salive remplace l'eau : tels les carnivores et les singes. Ces derniers ont même un instrument singulièrement perfectionné, qui remplit plusieurs offices, nous voulons parler de leur main thoracique qui, grâce à la facile exposition du pouce, est propre aux emplois les plus variés. Le naturaliste Brehm cite même une espèce de singe, le mandrill, qui se mouche dans ses doigts, comme un enfant mal élevé.

Dans la série animale, c'est comme chez les hommes, il y a des sujets propres et... les autres. Combien est-il d'hommes aussi soigneux que la louve, qui va se laver la gueule dans une mare, pour ne pas conserver l'odeur de ce qu'elle a mangé, ou que les mouffettes, qui se nettoient le museau, après le repas, avec leurs pattes antérieures ? Pour manger un œuf à la coque, nous perçons la coquille et aspirons le contenu sans en rien répandre au dehors. Sous ce rapport les belettes n'ont rien à nous envier ; quand ces gracieux animaux mangent un œuf, ils percent la coquille en plusieurs endroits, et ils réussissent à l'absorber complètement sans qu'il s'en échappe une goutte. Le hériosauro gobe les œufs de la même manière que la belette, c'est-à-dire sans se salir. Ce même animal, quand il dévore un crapaud, s'essuie le museau sur la terre après chaque coup de dent.

Les chauves-souris sont souvent tourmentées par des parasites ; aussi se grattent-elles fréquemment la tête avec les ongles. Ces ongles sont tellement aigus qu'elles s'en servent en guise de peigne. Les ruminants ne sont pas embarrassés pour se gratter la tête : leurs pieds de derrière leur servent à cette fin, de même qu'avec leurs cornes ils se raclent le cou et les épaules. Un pan de muraille, un tronçonneau, voilà leur brosse et leur étrielle, quand ils sont tourmentés par un prurit incommode.

La propreté des oiseaux n'a pas besoin d'être démontrée. Qui n'a été témoin de leurs bagneuses ? Observez-les quand il pleut : ils ne cherchent pas un abri contre l'eau qui tombe, tout heureux qu'ils sont de recevoir cette ablation naturelle. Tantôt ils font leur toilette au fond des étangs ou des mares ; d'autres fois, ils font une "pleine eau" ; en ce dernier cas, ils plongent complètement leur corps dans le liquide. Les canards, les cygnes et, en général, tous les oiseaux aquatiques ont recours à ce procédé d'immersion.

Un trait de mœurs caractéristique des échassiers, c'est l'habitude de prendre... des bains de pieds ; plus la température de l'eau est basse, plus ils paraissent s'y complaire.

Je n'ai pas besoin de dire que nous ne sommes pas à faire : ce n'est pas de la science que nous cherchons à établir, ce n'est que de la morale que nous cherchons à démontrer.

NOS PREMIERS PROFESSIONNELS D'HYGIENE.

Si nous ne craignons d'être accusés de paradoxe, nous irions jusqu'à soutenir cette opinion : que l'hygiène a été enseignée aux hommes par... les animaux.

Si nous considérons, en effet, que la propreté prend sa source dans l'instinct de conservation et qu'elle a pour résultat d'assurer le bien-être et la santé ; si, d'autre part, nous démontrons que les animaux dits inférieurs ont le soin de leur corps, tout comme le représentant le plus élevé de l'animalité, nous serons bien près d'avoir démontré la vérité de notre proposition.

Avez-vous remarqué combien d'animaux, tout comme l'homme, éprouvent de la répugnance à approcher de certains objets, dans la crainte d'en être souillés ? Est-ce simple coquetterie, ou l'apprehension que cette souillure dérangerait leur équilibre normal, provoquerait des troubles dans leur état physiologique ? Il y a évidemment de ceci et de cela. Un de nos confrères de province, qui sait observer, c'est-à-dire qui ne se contente pas de recueillir les observations, mais les interprète intelligemment, M. le docteur Ballion, a fait à cet égard une remarque significative :

"Les corps étrangers, écrit-il, surtout s'ils sont d'origine organique, ne peuvent pas, sans porter atteinte à la propreté — nous ajouterons : à la santé — séjourner sur les téguments d'un animal. Les poussières, les déchets d'aliments, etc., en obstruant les orifices des canaux sudorifères ou des glandes sébacées, nuisent à l'exercice régulier des fonctions cutanées. Le besoin qu'éprouve l'animal de tenir sa peau nette est fondé sur une gêne facile à comprendre."

La propreté est donc, en dernière analyse, une des conditions essentielles du maintien de la santé, une des manifestations les plus claires de l'instinct conservateur. Il semble, dès lors, que les animaux et l'homme devraient suivre la même voie, pour arriver à une même fin. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se passent.

L'animal obéit à la nature : l'homme s'écarte souvent de ses lois, parce qu'il est doté de raison. Quant les moyens mis à sa disposition ne lui paraissent pas suffisants, il s'en crée d'artificiels. En matière d'alimentation, les animaux sont également fidèles aux lois de l'hygiène. Presque tous les vertébrés évitent de se salir, quand ils mangent et quand ils boivent ; et, après le repas, ils se nettoient, avec une minutie particulière, à leur toilette, se débarrassant des impuretés dont ils ont pu se souiller en prenant leurs aliments.

La nature a, du reste, veillé à tout avec sollicitude. N'aurait-elle pas mis à la disposition de qui veut s'en servir : l'eau, indispensable pour assurer les soins de propreté ; un savon à base d'alcali, et qui vaut tous les savons fabriqués, la salive ; la matière sébacée qui, pour les animaux, tient lieu de pomade ; la poussière des routes qui est leur poudre de riz. Les parfums les plus estimés ne sont-ils pas, d'ailleurs, produits par une sécrétion animale, tels : le musc, la civette, etc ? Il est des animaux chez qui la salive remplace l'eau : tels les carnivores et les singes. Ces derniers ont même un instrument singulièrement perfectionné, qui remplit plusieurs offices, nous voulons parler de leur main thoracique qui, grâce à la facile exposition du pouce, est propre aux emplois les plus variés. Le naturaliste Brehm cite même une espèce de singe, le mandrill, qui se mouche dans ses doigts, comme un enfant mal élevé.

Dans la série animale, c'est comme chez les hommes, il y a des sujets propres et... les autres. Combien est-il d'hommes aussi soigneux que la louve, qui va se laver la gueule dans une mare, pour ne pas conserver l'odeur de ce qu'elle a mangé, ou que les mouffettes, qui se nettoient le museau, après le repas, avec leurs pattes antérieures ? Pour manger un œuf à la coque, nous perçons la coquille et aspirons le contenu sans en rien répandre au dehors. Sous ce rapport les belettes n'ont rien à nous envier ; quand ces gracieux animaux mangent un œuf, ils percent la coquille en plusieurs endroits, et ils réussissent à l'absorber complètement sans qu'il s'en échappe une goutte. Le hériosauro gobe les œufs de la même manière que la belette, c'est-à-dire sans se salir. Ce même animal, quand il dévore un crapaud, s'essuie le museau sur la terre après chaque coup de dent.

Les chauves-souris sont souvent tourmentées par des parasites ; aussi se grattent-elles fréquemment la tête avec les ongles. Ces ongles sont tellement aigus qu'elles s'en servent en guise de peigne. Les ruminants ne sont pas embarrassés pour se gratter la tête : leurs pieds de derrière leur servent à cette fin, de même qu'avec leurs cornes ils se raclent le cou et les épaules. Un pan de muraille, un tronçonneau, voilà leur brosse et leur étrielle, quand ils sont tourmentés par un prurit incommode. La propreté des oiseaux n'a pas besoin d'être démontrée. Qui n'a été témoin de leurs bagneuses ? Observez-les quand il pleut : ils ne cherchent pas un abri contre l'eau qui tombe, tout heureux qu'ils sont de recevoir cette ablation naturelle. Tantôt ils font leur toilette au fond des étangs ou des mares ; d'autres fois, ils font une "pleine eau" ; en ce dernier cas, ils plongent complètement leur corps dans le liquide. Les canards, les cygnes et, en général, tous les oiseaux aquatiques ont recours à ce procédé d'immersion. Un trait de mœurs caractéristique des échassiers, c'est l'habitude de prendre... des bains de pieds ; plus la température de l'eau est basse, plus ils paraissent s'y complaire.

La machine à fossettes.

Une invention dont le besoin se faisait sentir. Un parfumeur de Séville vient d'inventer une petite mécanique avec laquelle les jolies femmes se créent des fossettes factices. L'instrument fait fureur, et les Sévillanes se défigurent à qui mieux mieux dans le temps qu'on ne les voit pas. On ne dit pas si la fossette persiste.

N'est-ce pas un commentaire pratique de la formule avec laquelle les mamans débarbouillent leurs fillettes récalcitrantes ? Il faut souffrir pour être belle. Mais est-il indispensable de souffrir pour se rendre l'aide ? Et puis la machine à "fossettes" n'est qu'une contrefaçon de la machine à creuser la fosse.

FORT ESPAGNOL.

Le nombreux public qui se pressait en foule hier soir dans le vaste auditorium du Fort Espagnol pour y entendre "Les Cloches de Corneville" a pu se rendre compte de la puissance de cette œuvre de Gounod, de la beauté de son orchestre, de la clarté de son chant et de la maîtrise de son jeu d'opéra.

Un amoureux qui n'y va pas de main morte pour sa'ever l'objet de sa flamme.

Belle Plain, Kan., 20 août. — Dans un combat provoqué par un jeune homme qui voulait enlever Ethel Manahan, mardi, James Thompson âgé de 16 ans a été tué, Matt Manahan, le père de la jeune fille mortellement atteinte et Gaylord Manahan légèrement blessé.

Wood a épargné la vie du jeune Manahan parce qu'il avait consenti à l'aider à se sauver. Wood habitait une ferme près de Manahan, chez qui il s'est rendu en buggy, en arrivant il a demandé à Thompson où était la jeune fille. Sur la réponse négative de ce dernier, Wood l'a tué d'un coup de revolver.

Attiré par la détonation le père de la jeune fille est accouru, alors Wood l'a frappé d'une barre de fer et s'est précipité sur Gaylord. Le chemin libre Wood est entré dans la maison à la recherche de Mlle Manahan, après avoir parcouru deux fois la maison sans succès, il s'est précipité dans la cour où il a rencontré le jeune Gaylord Manahan à qui il a proposé la vie sauve, s'il voulait l'aider à se sauver.

Tous deux s'étaient dans le buggy que Wood abandonna à quelques mètres du lieu de cette scène. Wood avait comparé en mars devant le grand jury fédéral pour avoir adressé à Mme Minnie Owen une lettre obscène. Il avait été relâché sous caution de \$1,500 et le cas devait être jugé en septembre.

Belle Plain, Kan., 20 août. — Wood a été arrêté par le shérif du comté et quelques hommes armés, près de sa propre demeure.

deux filles seraient-elles restées absolument maîtres d'elles-mêmes, en face de cette détermination de leur dévouement ? ... Non seulement l'aspect de ce pavillon, certes dans la démolition de saur, évoquait réelle ment leur "home" ; mais Jean Le Kerlaog avait reconnu, devant le regard, un bonnet d'ot juillennais au jou d'écrou, et cet objet fatal, qui allait être sans doute fort utile, mais les faisait trembler.

A l'intérieur, Jean Le Kerlaog avait organisé une pièce à peu près semblable à la salle à manger de Sannois, avec le piano dans un coin, la bonne table ronde comme à Sannois, le large fauteuil où M. Morel fumait son pipe en bavardant avec les dîners, ou en attendant, soit Lucie, soit Stanislas, quand ils jouaient du piano.

— Vous êtes certain qu'il n'est pas encore venu ? ... qu'il n'a rien vu ? ... demandait Jean Le Kerlaog au directeur. — Ce pavillon était habituellement inoccupé, je l'ai épargné de peur de paraître un barbare de plus, et j'ai toujours en tête, sur mon bureau, comme souvenir, ce pauvre d'écrou. — Dans quelques instants, messieurs, dit le directeur. — Et, tandis que le directeur s'é-

MUTINERIE DE FORÇATS

Houston, Texas, 20 août.—D'après une information venant de Sugarland, mardi matin, la mutinerie de 100 prisonniers à l'Imperial State Farm continue ; les prisonniers refusent de travailler. Deux des vingt et un prisonniers qui s'étaient échappés dimanche après avoir scié les barreaux de leur cellule, sont encore en liberté : dix-huit ont été repris, un a été tué.

La guerre aux rats.

Obtenez à la lot. N'employez que des boîtes à oreilles en métal et voyez à ce qu'elles aient un couvercle. Ne laissez aucune nourriture à la portée des rats. Affinez les pour qu'ils aillent dans les trappes. Donnez-en cela l'exemple à vos voisins.

Les douze commandements pour la prévention de la peste bubonique.

I. Obtenez à la lot. N'employez que des boîtes à oreilles en métal et voyez à ce qu'elles aient un couvercle. II. Ne laissez aucune nourriture à la portée des rats. Affinez les pour qu'ils aillent dans les trappes. Donnez-en cela l'exemple à vos voisins.

III. Attrapez et tuez tous vos rats : quand ils sont pris, plongez-les dans une solution de sublimé corrosif ou dans du pétrole. Trappes et rats doivent être arrosés avec du pétrole et de l'eau de savon en parties égales. Ne tuez pas les rats, ni aux trappes, ni avec des poches pourris, car les rats, s'ils sont malades, sautent par les trous des poches et se répandent dans les trappes et sur les rats.

IV. Nettoyez vos écuries et par tout où vous avez un plancher en bois, remplacez le par un ciment ou en sable. V. Arrivez avec de l'eau de chaux les endroits que vous croyez infestés par les rats ou employés le pétrole. Les deux moyens tuent les puces.

VI. Nettoyez les planchers dans les maisons et les magasins, servez-vous d'une petite quantité de pétrole ; cela remplira les fentes des planchers d'une substance qui tuera les puces à l'écarter. VII. Les toilettes sont des nids à rats, après des planchers en ciment ou des cages haut percées avec un plancher en ciment poreux pour recevoir les débris de maïs ou autre nourriture.

VIII. Parlez des rats à vos voisins, faites de l'extermination des rats et des souris une question capitale ; faites-le tant qu'il y en aura et ne négligez pas les puces aussi. IX. Si on fait une souscription pour une campagne contre les rats, donnez votre cotisation, si petite soit-elle.

X. Rappelez-vous qu'un rat malade dans votre cour peut causer la mort de toute votre famille. XI. Jusqu'à ce qu'on vous demande de porter vos rats à un endroit déterminé, brûlez leurs carcasses immédiatement après les avoir plongés dans du pétrole pour tuer les puces.

XII. Le service des Hôpitaux de la Marine et de la Santé des Etats-Unis ont publié plusieurs bulletins instructifs sur la peste bubonique et sur les rats. En général cinq sont au chirurgien général à Washington, D. C., pour chaque copie, vous la recevrez gratuitement. Une liste des brochures parues sur ce sujet, vous sera envoyée gratuitement sur demande.

Dans la campagne de Lutzarches et environs, on souffre en ce moment d'une grande crise de petits pois. Et le plus triste c'est qu'on n'en connaît les coses.

Feuilleton. L'ABELLE DE LA N. O. L.E.H. Docteur Miracle. GRAND ROMAN INÉDIT. Par Pierre Sales. TROISIÈME PARTIE. Elle Lucie ; il voulait même qu'elle collaborât avec lui... et alors, c'est Lucie qui exécutait réellement le paysage ; car on peut être aveugle sans pour louter toute la police, pour se moquer de découvrir les plus habiles ; mais on n'apprend pas du jour au lendemain, le métier de peindre ; et, sans l'aide de Lucie, Jean Le Kerlaog n'aurait pu se débarrasser pour couvrir qui toi de couleurs ressemblant à quel-que chose !

— Mais, dit Lucie, si vous n'avez rien, je ne puis que vous dire ceci : si vous voulez que nous passions... par la forêt de Montmorency. — Vous me faites toujours trembler, vous, avec votre auto ! s'écria Mme Morel. — Je vous promets, madame, d'être très sage, très prudent... — Toi as toujours peur, toi ! toi orie presque durement la pelote. Et, dans la tombée du soir, la machine emporta toute la famille, et disparaissait, bientôt, sous les frondaisons de la forêt de Montmorency. Et il faisait presque nuit, lorsque l'auto, après une belle randonnée, gagnait Epinay par les dernières et s'arrêtait devant la grille d'un parc où se trouvait l'habitation de Stanislas et de Lucie. — Il me semblait que le jour baissait, monsieur Morel, dit Stanislas. — C'est vrai ! reconnut M. Morel, qui était en train d'allumer une pipe ; je commence à ne plus avoir la même coloration dans le

ciel, à leur le fleur... vous n'avez rien, jeune homme ; je ferais des bêtaises, si je continuais... — A ça, offrit Stanislas ; me permettez-vous de vous reconduire à Sannois ? — Tout de suite, comme cela ? objecta Fernand. — Rien ne nous empêche, ma demoiselle, de faire un détour : les routes ne sont pas encombrées, aujourd'hui ; je pourrais donner toute ma vitesse ; si vous voulez que nous passions... par la forêt de Montmorency. — Vous me faites toujours trembler, vous, avec votre auto ! s'écria Mme Morel. — Je vous promets, madame, d'être très sage, très prudent... — Toi as toujours peur, toi ! toi orie presque durement la pelote. Et, dans la tombée du soir, la machine emporta toute la famille, et disparaissait, bientôt, sous les frondaisons de la forêt de Montmorency. Et il faisait presque nuit, lorsque l'auto, après une belle randonnée, gagnait Epinay par les dernières et s'arrêtait devant la grille d'un parc où se trouvait l'habitation de Stanislas et de Lucie. — Il me semblait que le jour baissait, monsieur Morel, dit Stanislas. — C'est vrai ! reconnut M. Morel, qui était en train d'allumer une pipe ; je commence à ne plus avoir la même coloration dans le

ciel, à leur le fleur... vous n'avez rien, jeune homme ; je ferais des bêtaises, si je continuais... — A ça, offrit Stanislas ; me permettez-vous de vous reconduire à Sannois ? — Tout de suite, comme cela ? objecta Fernand. — Rien ne nous empêche, ma demoiselle, de faire un détour : les routes ne sont pas encombrées, aujourd'hui ; je pourrais donner toute ma vitesse ; si vous voulez que nous passions... par la forêt de Montmorency. — Vous me faites toujours trembler, vous, avec votre auto ! s'écria Mme Morel. — Je vous promets, madame, d'être très sage, très prudent... — Toi as toujours peur, toi ! toi orie presque durement la pelote. Et, dans la tombée du soir, la machine emporta toute la famille, et disparaissait, bientôt, sous les frondaisons de la forêt de Montmorency. Et il faisait presque nuit, lorsque l'auto, après une belle randonnée, gagnait Epinay par les dernières et s'arrêtait devant la grille d'un parc où se trouvait l'habitation de Stanislas et de Lucie. — Il me semblait que le jour baissait, monsieur Morel, dit Stanislas. — C'est vrai ! reconnut M. Morel, qui était en train d'allumer une pipe ; je commence à ne plus avoir la même coloration dans le

ciel, à leur le fleur... vous n'avez rien, jeune homme ; je ferais des bêtaises, si je continuais... — A ça, offrit Stanislas ; me permettez-vous de vous reconduire à Sannois ? — Tout de suite, comme cela ? objecta Fernand. — Rien ne nous empêche, ma demoiselle, de faire un détour : les routes ne sont pas encombrées, aujourd'hui ; je pourrais donner toute ma vitesse ; si vous voulez que nous passions... par la forêt de Montmorency. — Vous me faites toujours trembler, vous, avec votre auto ! s'écria Mme Morel. — Je vous promets, madame, d'être très sage, très prudent... — Toi as toujours peur, toi ! toi orie presque durement la pelote. Et, dans la tombée du soir, la machine emporta toute la famille, et disparaissait, bientôt, sous les frondaisons de la forêt de Montmorency. Et il faisait presque nuit, lorsque l'auto, après une belle randonnée, gagnait Epinay par les dernières et s'arrêtait devant la grille d'un parc où se trouvait l'habitation de Stanislas et de Lucie. — Il me semblait que le jour baissait, monsieur Morel, dit Stanislas. — C'est vrai ! reconnut M. Morel, qui était en train d'allumer une pipe ; je commence à ne plus avoir la même coloration dans le